

S. ROMIN

PILSUDSKI

ÉDITIONS DES „AMIS DE LA POLOGNE“

1927



PILSUDSKI

Editions des Amis de la Pologne

1927

Wojciechowski
Biblioteka
Warszawa



CM 313656

Imp. d'Art Voltaire, O. Zeluk, Directeur, 34, r. Richer Paris (9^e)

Service spécial des l'Éditions „Rom“

Wpisano do Księgi Akcesji

Ako. D1 nr 128 /2011/ 64

JOSEPH PILSUDSKI

Ecrire sur le maréchal Pilsudski une étude destinée au public français est une tâche infiniment agréable, car au 19^{ème} siècle, la France fut la seule puissance européenne qui, sans calcul et sans arrière-pensée, resta fidèle à un pays morcelé par des oppresseurs, ensanglanté par des soulèvements et des révolutions.

Depuis 1914, il s'est produit en Pologne une telle évolution des idées, un changement psychique, social et politique si profond qu'on a eu quelque peine en France à suivre cet essor excessivement rapide d'une nation renaissante. La propagande ennemie n'a pas manqué d'ailleurs de mettre à profit chacune des difficultés éprouvées par le jeune Etat Polonais pour tenter d'ébranler la solide amitié franco-polonaise.

Cette étude a pour but de retracer les grandes lignes de la vie héroïque du maréchal Pilsudski et de prouver que l'activité qu'il déploya tant d'années fut un élan continu vers la liberté.

Il importe, dans le présent plus encore que dans le passé, d'avoir une idée nette des aspirations de Pilsudski, car il est devenu aujourd'hui le vrai représentant de la nation polonaise.

1867-1894

A L'ECOLE RUSSE, AU BAGNE SIBERIEN

Joseph Pilsudski naquit en Lithuanie en 1867; il y avait à peine quatre ans que le soulèvement polonais avait été écrasé et que le chef principal de l'insurrection, Romuald Traugutt, avait été pendu par les Russes.

La famille de Pilsudski avait cruellement souffert des événements de 1863 et l'enfance de Joseph Pilsudski fut hantée des souvenirs funèbres des massacres et des cruautés cosaques. Sa grand'mère et sa mère développèrent en lui l'amour de la patrie déchue. C'était le temps où le trop célèbre Murawiew dit « le pendeur », procédait avec une violence inouïe à la russification de la Pologne. Et, dès sa prime enfance, le petit « Ziuk » eut le sentiment des souffrances de son pays.

La nation polonaise était alors lasse à en mourir. Elle n'avait plus, dans son immense majorité, le courage de lutter contre l'oppresseur tout puissant et en arrivait à préférer les compromis et la soumission à une résistance qui semblait d'avance condamnée à l'échec.

En 1874, la grande fortune de la famille de Pilsudski étant fortement entamée, les parents de Joseph quittèrent la campagne et se fixèrent à Wilno. Joseph et son frère furent envoyés dans un Lycée d'Etat russe. Le jeune garçon souffrit beaucoup dans cet établissement, où les méthodes de russification étaient appliquées avec une brutalité sans bornes. Les Russes comprenaient, en effet, très bien que la nouvelle génération polonaise constituait pour eux un véritable danger, qu'une flamme ardente de vengeance et de révolte brûlait dans ces jeunes cœurs. Il fallait éteindre cette flamme, rendre la jeunesse incapable de toutes aspirations élevées et briser ses rêves d'avenir. Un régime semblable à celui d'une maison de correction est institué dans les écoles d'Etat russe en Pologne. Il est défendu de prononcer un seul mot en polonais, les élèves sont obligés d'exalter sans cesse, dans leurs compositions, la grandeur de l'Empire. Chaque professeur est un espion. Par ailleurs il faut bien que les élèves supportent ces tortures morales, car toute manifestation d'indiscipline entraîne l'exclusion qui ferme, pour celui qui en est l'objet, la porte de toutes les écoles moyennes et supérieures. Joseph Pilsudski apprit là à refouler en lui ses vrais sentiments.

Mais son tempérament ardent le portait à une résistance perpétuelle et ses parents durent employer tous les moyens possibles pour lui éviter des représailles de la part des autorités scolaires.

Pilsudski lisait beaucoup. Il s'exaltait à la lecture de la vie de Napoléon ou des légendes héroïques des temps grecs et romains. Déjà, à cette époque, il rêvait d'une revanche et entrevoyait une Pologne forte et puissante.

Ces détails sur la jeunesse de Pilsudski prouvent que les conditions exceptionnelles de la vie nationale l'ont contraint, dès son enfance, à lutter contre l'oppression. Ce besoin de lutte croîtra au fur et à mesure que ses déboires seront plus grands et Pilsudski deviendra à un moment donné l'homme dont la volonté et la résistance morales resteront légendaires. A l'âge de 18 ans, il se rend à Charkow pour étudier la médecine. C'est là qu'il fait connaissance, pour la première fois, avec les étudiants russes et leurs aspirations révolutionnaires.

Pilsudski, tout en comprenant la grandeur de ces aspirations, restait réfractaire aux théories anarchistes des Herten et des Bakounine. Jamais, au grand jamais, il ne put oublier sa patrie et il lui semblait que le nihilisme nébuleux et destructeur des Russes ne pouvait servir de base théorique à la restauration polonaise.

Il ne resta pas longtemps à Charkow; car, pour avoir participé à des manifestations universitaires, il fut expulsé et dut retourner à Wilno.

Il y menait une vie dégagée de toute préoccupation politique et uniquement consacrée à l'étude lorsque, comme un coup de foudre, s'abattit sur lui l'accusation d'avoir pris part à un attentat contre le tzar. Sans aucune preuve, avec une injustice sans égale, il fut condamné à cinq ans d'exil en Sibérie.

Voici donc comment à l'aube de sa vie intense, Pilsudski, perdu au sein de solitudes glacées, dut puiser en lui-même les forces nécessaires pour résister à la terrible peine à laquelle il était soumis.

Les bagnes de Sibérie ont été décrits avec une si funèbre éloquence par tant d'auteurs qu'il est inutile d'insister sur les conditions dans lesquelles se déroulait le martyre de l'exilé.

Le trait dominant de cette vie était la solitude. Or, la solitude peut briser une volonté, anéantir une âme et conduire l'être humain vers le précipice au fond duquel

on trouve ou l'abrutissement ou la folie... Pour les individus exceptionnels, la solitude devient un moyen de s'élever très haut, d'apprendre à souffrir et à transformer sa souffrance en courage, en volonté indomptable. Ce fut justement le cas de Pilsudski, il fut sauvé par son patriotisme. Pendant ses longues années d'exil, il n'eut pas le temps de s'apitoyer sur son propre sort, car il pensait sans cesse à sa patrie lointaine. Lentement, méthodiquement il analysait les causes de la déchéance polonaise, et se demandait par quelle voie la grande nation enchaînée et meurtrie pourrait s'acheminer vers l'indépendance.

Pilsudski, dont le caractère est un mélange curieux de romantisme et de sens aigu de la réalité, ne se faisait aucune illusion. Il comprenait parfaitement bien que la nation polonaise était alors impuissante à briser la domination russe. Toute tentative de résistance comportait un tel danger qu'il fallait vraiment et le vouloir et le pouvoir pour tout risquer dans un but qui apparaissait comme infiniment lointain, infiniment chimérique.

Il sembla à Pilsudski que pour cette lutte presque sans espoir, il pourrait trouver des compagnons parmi les gens qui n'ont rien à perdre.

Et fatalement il arriva à cette conclusion que les soldats anonymes appelés à lutter pour la cause de la liberté nationale, se recruteraient plus facilement parmi les paysans et les ouvriers. En effet, ces classes sociales étaient les plus malheureuses. Le gouvernement russe assimilait toute revendication économique à des menées politiques et usait de représailles barbares. La misère de ces parias était absolue et l'esprit de révolte pouvait être éveillé plus aisément dans les usines et dans les sombres souterrains des mines que dans les châteaux et les riches demeures des classes possédantes. Au retour de son exil, Pilsudski s'adressa donc aux ouvriers et aux paysans parmi lesquels son influence devint de jour en jour plus grande. On le suivit sans hésiter à travers les dangers et les persécutions, il fut bientôt un des chefs du Parti Socialiste Polonais.

1893-1900 — L'ACTION CLANDESTINE, LE CACHOT, L'EVASION

L'histoire de ces temps lointains est plus passionnante que les descriptions des batailles les plus héroïques. Il est relativement facile de prendre part à une attaque, au moment où la puissance de l'élan individuel est centuplée par la volonté collective des camarades, où l'on sent autour de soi la solidarité des amis, où la mort elle-même est entourée d'une certaine grandeur. Mais combien dure et ingrate était la tâche que s'imposait Pilsudski! Pendant de longs mois, il dut travailler dans une cave humide pour imprimer le journal clandestin, « Robotnik » (l'Ouvrier) qui était l'organe officiel du Parti Socialiste Polonais. Pendant un an, il fut sans asile, dormant dans des trains ou dans des maisons en cours de construction, aux confins des villes, se débattant comme un loup traqué avec la gendarmerie russe à ses trousses. La mort l'enserrait de toutes parts et de sa funèbre haleine glaçait son existence.

Si quelque voisin avait eu un soupçon de l'existence de l'imprimerie clandestine, la mort hideuse sur la potence eût suivi la dénonciation probable. La mort devint l'inséparable compagne de Pilsudski.

Dans un des premiers numéros de son journal, il s'adresse à la masse ouvrière et paysanne: « La nation tout entière, dit-il, souffre infiniment, mais à qui doit-on s'adresser, sinon à vous, ouvriers et paysans qui souffrez plus que les autres? »

Rien d'étonnant à ce que le Gouvernement russe s'affolât de ne pouvoir mettre la main sur le leader mystérieux de la nation opprimée. Il était visible que le socialisme propagé par Pilsudski n'était pas seulement une forme de revendication sociale, mais surtout un essai de réveil national, d'autant plus dangereux qu'il était impossible de se faire une notion exacte de son importance. Pendant six ans, Pilsudski a édité trente-six numéros du « Robotnik ». Trente-six fois sur l'invisible enclume est tombée une massue qui façonnait rudement la conscience nationale.

Chaque numéro du « Robotnik » devenait un événement social. Le journal paraissait toujours clandestinement, d'abord en Lithuanie, ensuite à Lodz.

Il est intéressant de noter en passant qu'un des deux co-rédacteurs de Pilsudski était Wojciechowski, récemment encore Président de la République polonaise.

L'époque dont nous parlons est importante dans l'évolution psychique de Pilsudski, car son âme s'y trempe dans la lutte; il peut juger des faiblesses humaines et mesurer la valeur exacte des sacrifices à exiger pour la réalisation de son œuvre. Autant de qualités utiles à un futur chef de la nation polonaise.

En 1900, la gendarmerie a enfin découvert l'imprimerie du « Robotnik ». Pilsudski arrêté, est enfermé dans la célèbre pavillon n° 10 de la citadelle de Varsovie. Célèbre: car de cette tombe en pierre située au milieu d'une place vide, entourée de murs et de gardes, nul ne sortit jamais que pour partir en exil ou marcher à la mort.

La gendarmerie exulte, il lui semble qu'elle a réussi, après tant d'années, à étouffer le mouvement souterrain qui chaque jour menaçait davantage la toute puissance des tzars.

Or, quelques jours après l'emprisonnement de Pilsudski, parut un numéro du « Robotnik », étendard rouge à la gloire du prisonnier. Le Parti Socialiste Polonais, la jeunesse polonaise, les milliers de partisans que Pilsudski s'était faits, ne pouvaient permettre que leur chef pût dans les prisons. Dans le cas le plus favorable, en effet, Pilsudski serait condamné à dix ans de travaux forcés en Sibérie, ce qui équivaldrait à sa perte.

Un réseau invisible entoura dès lors la Citadelle. Le pavillon N° 10 devint un centre vers lequel convergeaient les efforts dévoués des partisans du prisonnier.

Un projet d'évasion fut mis au point, projet dont l'audace était presque naïve et dont la réussite reposait entièrement sur l'absolue confiance que ses auteurs avaient en Pilsudski. Il fut décidé que celui-ci simulerait la folie. On espérait de la sorte que les médecins le transfèreraient dans une maison de santé d'où la fuite serait plus facile.

Après d'incroyables efforts, les partisans de Pilsudski parvinrent à entrer en correspondance avec lui. Nous sommes en plein roman de Dumas et cependant il ne s'agit que de faits rigoureusement exacts.

Alors commence un jeu infiniment dangereux. Pendant des semaines, Pilsudski, se conformant aux instructions de ses amis, simule dans les moindres détails la manie de la persécution. Tout son être se révolte contre cette vie double qu'il est contraint de mener. Il arrive un moment où le rôle qui lui est imposé lui devient insupportable, il sent que sa volonté se brise et il commence à craindre que des germes d'aliénation ne viennent à troubler réellement la lucidité de sa pensée.

A ce moment, les médecins de la Citadelle admettent que le prisonnier est malade. Vu son importance, on le transfère avec les plus grandes précautions à l'Hôpital de Saint-Nicolas à Pétersbourg. Là, le médecin en chef, le Dr Mazurkiewicz, un Polonais qui est de connivence avec les compagnons de Pilsudski, apporte à celui-ci un costume civil et lui facilite l'évasion.

Le 13 mai 1901, Pilsudski est libre et quelques semaines après il se rend à Cracovie. En Russie, sa tête est mise à prix. Il revint pourtant en territoire russe, à Varsovie, chaque fois qu'il le jugea nécessaire.

1901-1905 — A LA VEILLE DE LA PREMIERE REVOLUTION RUSSE

Pendant un an Pilsudski voyagea en Europe. Son don puissant d'observation lui permit de saisir les prodromes de l'immense revirement social qui se préparait en Allemagne, en Angleterre, en France. Il comprit que, sous le vernis de la civilisation européenne, grondaient les passions prêtes à se déchaîner. Il est curieux de lire ses lettres de l'époque et de constater que, dès 1901, Pilsudski considérait comme inévitable le déclenchement d'une guerre qui mettrait aux prises toutes les nations de l'Europe. Car la rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre, le besoin absolu pour les Allemands de coloniser, le besoin absolu pour les Russes d'avoir à leur disposition une mer navigable et bien d'autres causes créaient en Europe une sorte d'équilibre instable qui n'était maintenu que par des prodiges de diplomatie ou des compromis. Pilsudski se

demandait alors avec une profonde angoisse ce que ferait la Pologne au cas où éclaterait cette lutte de Titans qu'il prévoyait. Quel serait son rôle? Comment pourrait-elle éviter un écrasement complet?

Et il arrivait à la conclusion que la Pologne devait créer, au besoin en secret, une force militaire; d'abord elle réunirait de la sorte par un lien idéal la Galicie, la Posnanie, et la Pologne russe, et en même temps elle pourrait opposer la force à la force. Il suffit de se rappeler la faiblesse de la Pologne à l'époque dont nous parlons pour comprendre combien ces idées de Pilsudski paraissaient chimériques, même à ses admirateurs. Comment pouvait-on envisager la création d'une armée clandestine assez importante pour jouer le moindre rôle en présence de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche, des trois larrons qui déchiraient la Pologne selon leur instinct, soit par la cruauté, soit par la ruse? Et pourtant l'idée de Pilsudski est devenue la clef de voûte de la renaissance nationale, car elle exaltait le courage et l'effort et préconisait la conquête du droit à la vie.

En 1902, Pilsudski retournait en Pologne et commençait son grand œuvre.

Il fut farouche et enthousiaste. Il ne fallait plus que la Pologne fût éplorée, qu'elle tendît vers de lointains amis ses bras meurtris. Et Pilsudski fait des efforts désespérés pour empêcher la mobilisation en Pologne. Le moment paraît en effet favorable pour exiger des concessions de la Russie qui, redoutant dans des circonstances aussi graves des troubles intérieurs, a quelque peu relâché le joug sous lequel gémissaient les nations soumises à l'Empire.

Mais la Pologne, nous voulons dire la majorité de la nation, est encore sous l'impression de la puissance du colosse russe et s'attend pour lui à une victoire facile. Des centaines de milliers de soldats polonais se laissèrent donc emmener en Mandchourie, pour mourir au bord du Yalou, à Moukden et à Lao-Yang.

Ce fut une tragédie sans pareille que cette guerre, où les Polonais en masse périrent au service du Tzar, pour contribuer au maintien de la puissance de leurs oppresseurs.

Une surprise attendait le monde entier. Dans notre siècle pratique et mercantile, la petite nation japonaise avait

ressuscité les vieilles légendes des samouraïs et démontrait la valeur d'un grand élan patriotique. Les défaites russes furent excessivement dures. Les conséquences en furent autant de coups qui ébranlaient l'Empire. Le régime despotique en Russie eût peut-être été renversé, si les diverses nations opprimées avaient eu assez d'énergie et de solidarité pour organiser un soulèvement général. Mais le mouvement ébauché par elles fut trop faible; le gouvernement russe, après avoir perdu la guerre, lutta avec acharnement contre les révolutionnaires, tout en cherchant en même temps à apaiser les rancunes des classes modérées par l'institution de la Douma, ombre falote d'un Parlement.

C'est en Galicie que Pilsudski commence à créer les cadres clandestins de la future armée polonaise.

Il y existe bientôt 300 Associations de ses partisans. A l'étranger les étudiants et les émigrés s'enthousiasment à la pensée de la patrie libre. Qui connaît ce détail émouvant d'un étudiant polonais du Quartier Latin, passant des nuits d'hiver au Bois de Boulogne, en manière d'entraînement à l'« *Ars Bellonae* »?

Grâce à Pilsudski, les intellectuels polonais éparpillés en Europe ont pu revivre le rêve glorieux de l'ancienne splendeur polonaise.

Grâce à Pilsudski, la conscience nationale renaissait, et les souvenirs du passé s'amalgamaient à l'espoir d'un avenir aussi brillant que l'antique épopée polonaise.

En 1912, est fondé un « Trésor polonais militaire. »

Les idées de Pilsudski, au sujet de ce travail immense réalisé parmi les difficultés que créait la nécessité du secret, sont si précises et résument si parfaitement l'état d'âme polonais, qu'il nous faut citer ici littéralement des fragments de ses déclarations.

« Il faut éveiller dans la nation l'amour et la compréhension des choses militaires. Il faut transformer toute la Pologne en une armée attendant l'alerte. C'est seulement ainsi que nous pourrions acquérir la force et être victorieux dans la lutte qui nous attend... La lutte elle-même ne sera pas aussi difficile que l'organisation militaire de la Pologne, qui est impossible sans l'appui de la nation toute entière.

« Nous nous berçons de l'idée qu'on peut parvenir à la liberté sans sacrifices. Les Allemands, les Français, les Italiens et les Russes mêmes, parlent beaucoup de notre combativité. Cela nous flatte, nous y croyons, nous avons donné des exemples de ce soi-disant esprit guerrier en commençant au roi Sobieski et en finissant aux temps napoléoniens. Quand j'étais enfant, et longtemps encore après, j'admettais l'existence de cet esprit guerrier; depuis les expériences de 1905, je n'y crois plus. Au contraire, nous devons réapprendre ce que sont le courage et l'audace. Nous sommes à vrai dire l'idéal du pacifisme. Mais il est certain qu'un demi-million de Polonais sert toujours dans les armées des oppresseurs russes, allemands et autrichiens et combattra pour la cause de ses tyrans, si la guerre éclate; cela ne doit pas nous laisser indifférents.

« Pour qu'une nation puisse exister, elle doit créer « son soldat », un soldat qu'elle estimera, qu'elle considérera, qu'elle traitera comme son enfant chéri. Si nous ne formons pas une telle armée et si nous ne prenons pas une part active dans la guerre mondiale qui sûrement éclatera, nous serons rayés pour longtemps, peut-être pour toujours du nombre des nations existantes. Les voisins nous anéantiront, prendront cette fois définitivement notre terre et nous asserviront encore davantage ».

Ces paroles de Pilsudski étaient prophétiques. Aujourd'hui, nous pouvons comprendre combien sa prescience des événements de 1914 était exacte, comment la réalité correspondit à ses déductions d'ordre purement logique.

1914 — LA GRANDE GUERRE

En 1914, la grande guerre commença.

Parmi les détails, peu connus en France, de l'histoire polonaise, figure en particulier le rôle de Pilsudski. Il y eut une sorte d'amertume en France quand on apprit que des légionnaires polonais combattaient sur le front russe, contre l'armée russe. Dès cette époque, on reprocha à Pilsudski d'avoir des sentiments germanophiles. Rien de plus faux, rien de plus injuste.

Quelques semaines avant le commencement de la guerre, la Pologne se trouvait dans une situation infiniment tragique. En Pologne russe, des centaines de milliers d'hommes étaient incorporés pour être utilisés comme chair à canon par les Russes, il en était de même en Galicie. A ce moment l'idée géniale de Pilsudski apparaît dans tout son éclat. Grâce au travail ardu exécuté depuis quelques années, la Pologne est en mesure de prendre un parti qui la sauvera d'une honteuse inertie.

Pilsudski estime que la Pologne doit combattre la Russie pour libérer tout d'abord la Pologne russe. Il est entendu également que les soldats de l'armée polonaise de Pilsudski ne combattront pas sur les fronts français et italiens. La Pologne, selon l'idée de Pilsudski, va donc jouer son propre jeu pendant la guerre.

En présence de cette ferme décision de créer une armée indépendante, l'Autriche hésitait et atermoyait. La nation polonaise était surprise, disons-le franchement, effrayée, de prendre une décision aussi lourde d'incalculables conséquences.

La guerre n'était pas encore officiellement déclarée. Elle était pourtant toute proche. Les nouvelles qui parvenaient de la Pologne russe, apportées par les émissaires de Pilsudski, étaient funestes. Il avait peu d'espoir qu'elle pût, en se soulevant, forcer les Russes à une retraite, sitôt la guerre déclarée.

Pilsudski prend un parti. Le 3 août 1914, à Cracovie, il réunit cent soixante membres choisis des associations militaires et leur déclare :

« Soldats, un honneur immense vous échoit. Vous serez les premiers à passer la frontière de la Pologne russe, comme avant-garde de la future armée polonaise, combattant pour la libération de sa patrie. Vous êtes tous égaux en face des sacrifices qui vous seront demandés. Tous, vous êtes des soldats. Je vous considère comme les cadres d'où sortira la future armée polonaise ».

Et, le 6 août, avec cette première compagnie de soldats polonais, Pilsudski passe la frontière. La guerre de la Pologne contre la Russie est commencée.

L'importance morale de ce fait fut immense. Deux actions parallèles se dessinèrent. D'une part affluèrent de

tous côtés des volontaires pour former les premières brigades, d'autre part des pourparlers continuèrent avec le gouvernement autrichien qui, à contre-cœur, reconnaissait cette armée embryonnaire, sans pouvoir se faire aucune illusion sur ses sentiments à l'égard des Empires centraux. Pilsudski disait ouvertement que la Pologne devait utiliser cette circonstance exceptionnelle d'une guerre de deux de ses oppresseurs contre le troisième.

Au commencement surtout, les difficultés furent lourdes. L'Etat-Major autrichien créait des obstacles à chaque pas. Par des ruses ou par une résistance ouverte, les brigades grises des légionnaires polonais arrivèrent à organiser leurs trains, leur intendance, leurs régiments de sapeurs. Les Autrichiens étaient bannis des emplacements où se trouvait la Légion. L'Etat-Major autrichien regrettait amèrement d'avoir donné son acquiescement à la formation de la Légion qui devenait de plus en plus importante et dont l'influence morale s'étendait à toute la Pologne. L'activité de Pilsudski se déployait dans toutes les directions. Déjà en 1914, il avait su organiser la célèbre P.O.W. (Organisation Polonaise Militaire). Des milliers de ses partisans en étaient membres. L'organisation était clandestine et avait partout, non pas seulement en Pologne, mais aussi en Russie, d'innombrables ramifications. Elle rendit d'inappréciables services en fournissant avec une extrême rapidité toutes les informations concernant la situation exacte en Russie. De la sorte, Pilsudski se rendait compte des événements russes mieux que les diplomates et les politiciens.

En réalité, *il y eut donc, à partir de 1914, deux armées polonaises.* La première, sous le nom de Légion Polonaise, composée de quelques milliers de soldats affirmait officiellement l'existence d'une armée polonaise. Elle se sacrifiait d'avance. Elle ressemblait à une tribu nomade à la recherche de sa patrie mystique. Elle avançait au travers de la Pologne transformée par les Russes en retraite en un vaste bûcher. Les batailles continuelles la décimaient, les marches et les fatigues l'exténuaient. Mais chaque légionnaire avait le sentiment de son rôle historique, comprenait qu'il devait servir d'exemple de bravoure et de dignité. « La Légion avait été créée pour montrer aux oppresseurs

comment les Polonais savaient combattre pour leur patrie ».

L'autre armée, non officielle mais beaucoup plus nombreuse, était la P.O.W. Il était évidemment inutile de renforcer les armées allemandes et autrichiennes par des dizaines de milliers de soldats. C'est pourquoi Pilsudski tenait cette armée clandestine à l'écart et réservait cette force importante pour la lancer contre les Allemands au moment où l'Empire russe croulerait. Un tel événement était pour Pilsudski absolument certain, grâce à la connaissance parfaite qu'il avait de la Russie.

La grande offensive du général Broussilow fut le dernier effort de l'armée russe. L'Empire des tzars s'effondrait et il était clair que le joug sous lequel la Pologne se courbait depuis plus d'un siècle, était définitivement brisé.

Alors Pilsudski concentre immédiatement son effort contre l'Allemagne et l'Autriche et s'oppose nettement à la mobilisation d'une grande armée qui servirait aux Allemands. La situation devenait chaque jour plus tendue. Enfin les Allemands décident d'en finir avec l'existence de la Légion qui devenait une menace redoutable pour tous les projets des occupants.

Au mois de juillet 1917, les Allemands préparent un texte de serment qui devait lier les soldats polonais à la cause allemande. Pilsudski défend aux légionnaires de prêter ce serment; en suite de quoi, le 20 juillet, il est arrêté et déporté à Magdebourg. En même temps ont lieu des représailles impitoyables contre la Légion, dont les officiers et les soldats sont internés.

Pendant un an, Pilsudski resta enfermé à Magdebourg sous une surveillance des plus sévères. Mais il avait laissé à ses partisans les instructions les plus détaillées afin de continuer la lutte pour la liberté. La P.O.W. se préparait dans le silence et attisait partout la résistance farouche aux Allemands. En outre, dès 1918, les chefs de la Légion et les chefs de la P.O.W., bravant tous les dangers, parvinrent à se rendre en Russie et à engager des pourparlers à Moscou, avec le général Lavergne, chef de la Mission militaire française. Ces pourparlers aboutirent à une entente parfaite avec la France, l'Angleterre et l'Amérique.

L'activité de la P.O.W. se déclenche enfin. En Ukraine, les soldats conspirateurs font sauter les ponts, détruisent les

chemins de fer et harcèlent les arrière-gardes de l'armée allemande. D'autre part, sur le front italien et sous l'influence des légionnaires, il se forme dans l'armée autrichienne des « régiments verts » qui refusent obéissance et quittent le front.

Partout on sent l'influence du grand prisonnier de Magdebourg, qui, tel Prométhée, fait parvenir à son peuple le feu divin destiné à enflammer son courage et sa volonté. Enfin la puissance factice des Allemands s'écroule. La Révolution suit la défaite. Pilsudski retourne en Pologne, organise le pays, met une garde aux frontières provisoires, s'efforce à concilier tous les partis, et forme le premier Gouvernement polonais. Quoique possédant, en fait, le pouvoir absolu, il convoque la Diète et il est élu à l'unanimité Chef suprême de la Nation polonaise.

Il semble qu'il ait été réservé à Pilsudski de réaliser toujours des tâches gigantesques, sous le fardeau desquelles tout autre eût été écrasé. La Pologne indépendante ne possédait, en effet, aucune organisation administrative, ni d'armée assez puissante pour défendre des frontières menacées de tous côtés. Pilsudski s'attelle à cette tâche immense qu'est la reconstitution de toutes pièces d'un grand Etat. Peu à peu les cadres administratifs et militaires se créent, des lois sont promulguées, les Polonais dits autrichiens, allemands et russes s'unissent en un puissant effort national.

1920 — LA LUTTE CONTRE L'ASIE.

Mais tandis qu'à travers des difficultés inévitables, la Pologne s'acheminait vers la consolidation de son existence, le danger qui, à ses portes, menaçait le monde entier, devenait chaque jour plus inquiétant; nous voulons parler du bolchevisme.

Il ne saurait s'agir ici de faire le procès de cette tendance sociale, peut-être belle en théorie mais dont la mise en pratique a noyé dans des torrents de sang des dizaines de millions d'hommes. La vie elle-même s'est chargée déjà de réduire à néant les chimères des Lénine et des Trotsky.

Mais, au commencement de 1920, les Soviets, enivrés par les victoires qu'ils avaient remportées sur les gardes blanches, considéraient assez justement d'ailleurs, qu'il leur suffirait d'envahir la Pologne pour pouvoir former avec l'Allemagne un front unique et marcher à la conquête du monde.

Ce plan, qui devait couronner toutes les aspirations russes, fut mis au point durant l'hiver 1920. Au nord, sur les frontières russo-polonaises, les bolcheviks commencèrent à rassembler d'importantes armées. Pilsudski n'ignorait pas que d'un moment à l'autre ils lui déclaraient la guerre.

Il était très bien renseigné sur les immenses préparatifs faits en Russie. Il savait que les ouvriers russes, mourant de faim, étaient militarisés dans les fabriques d'obus et travaillaient comme des forçats sous la surveillance de Bachkirs et de Mandchous. Il savait enfin avec quel zèle les communistes prêchaient la « guerre sainte » contre la Pologne.

Seuls, les Français, avec leur claire logique, concevaient l'imminence du danger. Ils comprenaient parfaitement que la France et la Pologne constituaient les deux pivots de la politique internationale, les deux colonnes sur lesquelles reposait le fragile édifice de la paix universelle.

Lloyd George, dans son égoïste versatilité, déclara se désintéresser complètement de la campagne défensive de la Pologne. Celle-ci fut accusée de visées impérialistes et les pays avoisinants guettèrent sa chute, l'entourant d'un cercle de malveillance.

Pour comble de malheur, la nation française se débattait elle-même dans toutes sortes de difficultés. Elle aidait pourtant la Pologne dans la mesure possible, en lui envoyant ses officiers et en lui fournissant des armes et des munitions.

Et les hostilités furent déclarées.

La tâche était rude, car les Russes possédaient un réservoir inépuisable de soldats et il était impossible de songer à faire sortir la paix de l'écrasement définitif de leurs armées.

La guerre débuta par la prise de Mozyrz; le front bolchevik fut coupé en deux. Mais l'offensive russe n'en fut

pas arrêtée. Il s'agissait pourtant de la retarder pour gagner le temps nécessaire à la consolidation du front sud qui était très faible. Dans ce but, Pilsudski entreprit la campagne de Kief, qui avait comme objectif stratégique la prise de possession de passages sur le Dniepr. Cette campagne avait d'ailleurs une importance politique; car elle visait l'indépendance ukrainienne.

Grâce aux succès obtenus, on put ralentir mais non enrayer la ruée impétueuse sur Varsovie des immenses masses bolcheviques. C'est alors que la lutte arrive à son point culminant.

Le général Weygand préconisait le plan d'une bataille décisive, analogue à celle qui avait eu lieu sur les bords de la Marne en 1914. Il s'agissait de concentrer toutes les armées polonaises sur les rives du San et de la Vistule et de s'élancer en coup de poing sur l'ennemi. Le plan était d'une admirable netteté, mais il fallait sacrifier la woiewodie de Lublin, toute la Galicie de l'Est et Léopol (Lwow), qui auraient été occupés par les Russes.

Pour éviter ces sacrifices, Pilsudski décida de modifier ce plan. Il admettait la nécessité d'une attaque rapide, il la voulut immédiate. Il la déclencha, le 16 août à l'aube, au bord de la Wieprz, et réussit bientôt à encercler l'armée russe qui venant du sud-est dans la direction de l'ouest, menaçait Varsovie. A partir de ce moment la guerre devint une épopée glorieuse. Les armées des Soviets furent détruites avec une inconcevable rapidité. Ce qui en restait fut anéanti dans le triangle Wilno-Grodno-Bialystok.

Ces éclatantes victoires assurèrent à la Pologne une paix durable et une certaine sécurité de ses frontières de l'Est.

Le rêve de Pilsudski était de réunir tous les petits Etats créés par le Traité de Versailles à la frontière russe et de les fédérer sous la direction de la Grande Pologne pour défendre efficacement la civilisation européenne contre la barbarie asiatique.

Mais, une fois la guerre gagnée, la Pologne restait hâletante, inapte encore à poursuivre son existence historique selon le rythme que lui imprimait Pilsudski. Les hommes de génie ne sont d'ailleurs pas en état de concevoir que

les foules se fatiguent vite, qu'elles se refusent à vivre toujours dans l'atmosphère des grandes actions et des projets grandioses, qu'elles aspirent à la paix et ne se demandent pas comment les chefs de la nation pourront la leur donner.

LA RECONSTITUTION NATIONALE

Pilsudski avait fait la Pologne libre; le pays demandait maintenant qu'on lui donnât la paix et la prospérité, problème de réalisation autrement difficile et exigeant des efforts surhumains.

Il existait à cette époque en Pologne un sentiment bizarre d'insécurité. Il semblait à la nation que la liberté obtenue au prix de tant de sacrifices était toujours menacée et que tout Gouvernement, quelles que fussent ses tendances et ses opinions politiques, devait être l'objet d'une surveillance continue.

Cette méfiance générale aboutissait à une lutte des partis et au vote des lois constitutionnelles qui octroyaient à la Diète tout pouvoir exécutif et réduisaient chaque ministère à un rôle factice et passager. Il y avait exagération du système parlementaire. La Diète ne représentait pas exactement les intérêts et devenait un organisme lourd, encombrant, arrêtant toute initiative personnelle.

La situation de Pilsudski devint très difficile. Ses partisans étaient d'avis qu'une dictature s'imposait. La nation semblait la désirer, l'armée était disposée à suivre avec enthousiasme son chef vénéré.

Mais Pilsudski, peu susceptible de se rendre à une suggestion individuelle ou collective, répondait que la Pologne doit être libre. Il ne s'arrogeait pas à lui-même le droit de l'asservir après avoir lutté pendant des dizaines d'années contre le joug russe. D'après lui, le gouvernement de la Pologne devait être et rester légal et constitutionnel. Ce dévouement à la cause de la liberté n'était pas toujours compris des partis. A ce moment, de sa propre volonté, le Maréchal abandonna le Pouvoir.

Désormais, il habitera Sulejowek, près de Varsovie; il écrira sur la guerre de 1920 et l'insurrection de 1863, surveillera l'évolution de la République polonaise, analysera

attentivement les causes de la débilité nationale et recherchera les moyens propres à développer la puissance du pays renaissant.

La retraite de Pilsudski se produisit au moment où la grande crise financière commençait à sévir en Europe, crise qui bouleversa pendant de longues années toutes les lois de l'économie politique établies avant la guerre. Rien d'étonnant à ce que la Pologne subit, elle aussi, les conséquences de la Grande Guerre, qui se traduisaient dans tous les pays sous la forme d'un désastre financier.

Par la nature même des choses, la Pologne fut toujours pays industriel aussi bien qu'agricole. Elle fournissait à toute la Russie les produits de Lodz, cotonnades, draps, etc. Elle alimentait aussi l'Allemagne de ses produits agricoles. Nécessairement, la fermeture de tous les débouchés commerciaux devait produire une crise aiguë, dont les conséquences furent la hausse des changes et l'arrêt de la production.

On manquait, parmi les gouvernants, d'un homme disposant de la confiance nationale et qui, par son autorité aurait pu obtenir la collaboration de tous les partis politiques, nécessaires à l'œuvre de l'assainissement financier et économique. Le ministère de Grabski a évidemment réalisé des réformes très importantes, mais néanmoins il subsistait un malaise général.

Le 20 novembre 1925, le ministère de Grabski tomba en laissant dans le pays entier le sentiment d'une grande lassitude.

Pendant les six mois suivants le gouvernement de Skrzynski fit des efforts appréciables pour s'assurer une majorité stable. Le comte Skrzynski sut en outre donner à la politique étrangère de la Pologne une direction très ferme, en soulignant le sincère pacifisme de la nation polonaise et en mettant ainsi en valeur l'importance du pays dans l'édifice de l'Europe contemporaine.

Mais, le 6 mai 1926, Skrzynski offrait sa démission, car une divergence profonde de vues entre le ministre des Finances et les ministres socialistes privait le gouvernement d'une majorité en admettant même que cette majorité officielle existât encore.

A ce moment s'ouvre une crise mémorable, la plus importante depuis la résurrection de la Pologne.

Profitant du désarroi général, le Président du parti paysan conservateur, M. Witos forme un gouvernement fragmentaire.

Le maréchal Pilsudski comprend que son rôle historique l'oblige à intervenir.

Le 12 mai, Pilsudski se rend à Varsovie à la tête de deux régiments. Cette démonstration militaire a pour but de forcer Witos et son Gouvernement à se retirer, et de remplacer ce dernier par un gouvernement indépendant des coteries parlementaires.

Mais le gouvernement improvise une défense armée.

A cinq heures après midi, le Président Wojciechowski avait une entrevue avec le Maréchal sur le pont Poniatowski.

Cette conversation entre les deux anciens co-directeurs du « Robotnik », qui avaient combattu des années entières au nom du même idéal, a quelque chose de tragique. Mais une entente était impossible entre le tenace défenseur de la liberté nationale et un homme débordé par les événements.

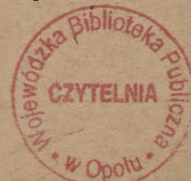
Le maréchal Pilsudski, profondément ému de cet état de choses, laissa donc ses partisans occuper Varsovie, et des combats de rue eurent lieu, combats qui d'ailleurs ne durèrent pas longtemps.

Pilsudski disait :

« J'ai prouvé assez souvent, étant Président de la « République, que je suis ennemi de toute violence. C'est « après une lutte terrible avec moi-même que je me suis « décidé à un essai de pouvoir basé sur la force. Toute ma « vie j'ai lutté pour le respect de ce qu'on appelle les « impondérables, comme la vertu, le courage et en général les valeurs psychiques de l'humanité. Je n'ai jamais « mais recherché ni profit personnel, ni profit pour mon « entourage. »

Le Gouvernement de Witos ne voulut plus garder la responsabilité d'une lutte fratricide. Le 14 mai, retiré au château de Wilanow, le Conseil des Ministres prit la décision suivante :

« Le Conseil des Ministres, considérant à l'unanimité que la prolongation de la lutte dans ces conditions conduit à une guerre civile entre les différentes régions de la République, qu'il est nécessaire de disposer de la totalité de l'armée pour la défense des frontières mises en péril



par une semblable guerre; enfin, que l'intérêt de l'Etat exige qu'on évite de diviser la nation et l'armée en deux camps hostiles, a décidé que, pour ces motifs, l'arrêt de la lutte est nécessaire sur l'heure. Convaincu qu'il sera plus facile à un nouveau Gouvernement de remplir cette tâche, le Conseil des Ministres a décidé de donner sa démission. »

Ainsi se dénoua cette crise qui aboutit à la formation d'un Gouvernement fondé sur l'idée de l'effort national et indépendant de toutes les coteries, de tous les partis.

C'était la fin logique de la lutte que Pilsudski avait menée sans trêve pour le bonheur de la Pologne.

Il est difficile de décrire le changement qui s'est produit dans le pays depuis quelques mois. Au point de vue légal le pouvoir exécutif est devenu beaucoup plus fort par les modifications apportées à la constitution.

Mais ce qui est surtout digne d'attention, ce sont les changements d'ordre psychologique. La nation se groupe chaque jour de plus en plus en un bloc compact, et frémit de nouveau en pleine conscience de son rôle historique. Le sentiment de sa force morale ensoleille le pays. La politique étrangère est sagace, calme, pondérée, digne d'un puissant pays. Les réformes et la réduction du budget militaire prouvent combien la Pologne aspire à la paix, mais à une paix glorieuse et honorable.

L'amitié solide avec la France ne s'est pas affaiblie un instant. Des centaines de milliers d'ouvriers polonais travaillent sur le sol français et contribuent à la production française. Les deux gouvernements veillent à ce que tous les heurts et tous les froissements possibles soient évités. Et si la France seconde sa sœur slave dans toutes les difficultés de la politique internationale, celle-ci protège par contre le monde contre le désordre soviétique, contient par le courage de sa jeune armée et par son patriotisme les convoitises allemandes; elle fait contre-poids à l'instabilité ethnique créée par le Traité de Versailles sur les frontières russes, de la Baltique à la Roumanie.

Dans la vie éternelle des nations, les artisans de grandeur comme Pilsudski jouent le rôle important. Ce sont eux qui savent traduire en des faits les aspirations nationales. Ils ne sont pas toujours compris. Ils sont souvent bafoués et accusés de tyrannie. Qu'importe! à un moment donné,

un jour d'anniversaire, un jour de fête nationale, en voyant la ville pavoisée, en voyant les insignes nationaux, le peuple se souvient. Et c'est l'homme de la rue qui, d'instinct, acclame ses héros.

Ainsi la Pologne entoure aujourd'hui d'un invincible attachement Joseph Pilsudski, le premier Maréchal polonais, l'ancien commandant de la première Légion polonaise, le directeur du « Robotnik », le prisonnier de Sibérie, du pavillon n° 10 de la Citadelle de Varsovie, de Magdebourg. Joseph Pilsudski, dont le courage et le civisme n'ont jamais été contestés, même par ses ennemis les plus acharnés, Joseph Pilsudski, le principal **CREATEUR DE LA GRANDE POLOGNE** contemporaine.

APPENDICE PILSUDSKI DANS L'HISTOIRE ET LA LEGENDE

L'effort patriotique du Maréchal Pilsudski appartient déjà à l'histoire. Une légende héroïque a été créée autour du chef de la nation polonaise. Il existe aujourd'hui en Pologne toute une littérature sur Pilsudski. Sa vie, ses faits, ses gestes ont été analysés au point de vue politique, militaire, psychologique. Nul pourtant n'a su écrire des pages aussi sublimes, en telle connaissance de cause, que JULES KADEN-BANDROWSKI, le célèbre écrivain polonais.

Non seulement, grâce à son génie littéraire, Kaden a donné un éclat infini à l'épopée pilsudskienne, mais, en homme qui y a participé, il lui a été donné de pouvoir en exposer tous les détails. C'est Kaden qui fut l'esprit créateur des « Philarètes » à Bruxelles au moment même où Pilsudski commençait en Galicie l'organisation de la future armée polonaise. C'est lui aussi qui, un an avant la guerre, par de multiples conférences en Galicie contribua à préparer d'une manière efficace, l'idée d'une Pologne indépendante et puissante. Il a accompagné Pilsudski pendant de longues années, partageant avec une fidélité à toute épreuve, les bons et les mauvais moments du Maréchal et de ses compagnons. C'est Kaden encore qui a organisé le service de presse de la Première Bri-

gade des Légions Polonaises. C'est lui enfin qui, reconstitua après la guerre le département de Presse de l'Etat-Major polonais et accompagna le maréchal pendant l'année fatidique, 1920.

« Pilsudski et ses compagnons ». Tel est le titre du livre de Kaden, un des plus beaux parmi tous les livres écrits sur la guerre mondiale, livre qui fut composé la nuit entre deux marches, entre deux batailles à la lumière d'un falot qui éclairait vaguement le poste des téléphones. De loin arrivait le bruit monotone des mitrailleuses. Des obus éclataient près du poste. Parfois celui-ci se remplissait d'une pourpre lumière: c'était un village qui brûlait. Et tandis que les officiers et les soldats ronflaient, écrasés par un sommeil lourd et sans rêves, Kaden écrivait des pages inoubliables. Il était le chroniqueur de la Brigade et son intuition lui faisait entrevoir le lointain avenir.

Il nous semble que des extraits de ce livre écrit parmi les foudres guerrières et rempli de l'enthousiasme viril d'un soldat-écrivain, mettront mieux en valeur l'épopée de la Pologne contemporaine que ne l'a pu faire notre travail qui n'est tout simplement qu'un exposé chronologique de la romantique réalité.

Kaden, dans son livre immortel, parle de Pilsudski. Il parle encore plus de ses compagnons. Non parce qu'ils sont autres que l'humanité grise et perdue au milieu des soucis quotidiens. Mais ils sont fidèles, ils sont braves, ils sont prêts à suivre le chef. Et Kaden, dans un premier chapitre, les dépeint de la façon suivante:

« L'histoire les enlève sur ses ailes immenses et on ne sait encore jusqu'à quelle cime des Mérites elle les portera. A présent ils restent debout dans la poussière et la fumée, parmi le fracas et les bruits de la lutte, au milieu de toutes les splendeurs et de toutes les horreurs de la guerre.

« On peut dire qu'ils accomplissent une grande destinée, plus encore, qu'ils ont révélé cette destinée à la myopie de leurs compatriotes. Si nous eussions vécu aux temps légendaires, une légende formidable eût auréolé de leur vivant les fronts de ces soldats, car ils ont accompli des choses surhumaines. »

Sur leur chef:

« Pilsudski, avec ses officiers et ses soldats, a conduit la guerre avant qu'elle n'ait éclaté. Il l'a conduite, cette guerre terrible et clandestine, contre le tzarisme, en dépit de l'inertie de sa nation, malgré l'indifférence et l'ironie, malgré le manque des moyens nécessaires à réaliser une organisation militaire assez importante ».

Quelques pages plus loin, Kaden décrit Pilsudski pendant un combat:

« Je l'ai vu quand il avançait vers ses soldats chéris, inscrit dans la parabole sifflante de parcours d'obus, avec les nuages voletants des schrapnells au-dessus de sa tête. Il descendait d'en haut, resplendissant d'héroïsme chevaleresque.

« Les sourcils froncés et couverts de givre étaient immobiles comme un sillon. De ses yeux pénétrants et bleus avait disparu à ce moment l'étincelle dorée de bonhomie qui y pétillait habituellement. Une cruelle dureté et un souci infiniment honorable remplissaient ces pupilles si romantiquement bleues. Il avançait, penché en avant, le front si puissamment modelé que toute erreur des plans formés par lui semblait impossible. Il avançait comme avancerait un père pour porter secours à ses enfants en train de combattre »...

Devant les yeux des lecteurs se dressent les silhouettes inoubliables de Pilsudski, de ses officiers et de ses soldats. Suivent des descriptions lyriques des marches de la première Brigade, de la vie dans les tranchées, des pertes, des joies des combats.

Mais il serait oiseux de parler à des lecteurs français de l'essence même de l'héroïsme polonais. Car les Français ont eu Verdun et mille sacrifices surhumains ont marqué leur activité nationale pendant la guerre. Il est naturel, il est convenable qu'un peuple qui aspire à la liberté fasse des sacrifices, de grands sacrifices rouges de sang versé, semblables aux frémissements de l'âme nationale. Et ceci étant chose très simple et très naturelle, nous ne voulons pas insister sur tout ce que Pilsudski et ses compagnons ont tâché de faire pendant la grande guerre. Des tombes innombrables disséminées, des Carpathes jusqu'aux

confins de la Volhynie, symbolisent cet effort. Mais Pilsudski est aussi le Grand Homme polonais, qui, de par son influence profonde, a modelé le génie contemporain du peuple polonais. Kaden, qui l'a si bien connu, dit dans son livre :

« Si quelqu'un veut comprendre le Pilsudski d'antan
« (au temps du tsarisme) qu'il imagine un aigle emprisonné
« dans une cave, dans une mansarde, entre les squelettes
« métalliques d'une usine. Un aigle aux ailes ensanglantées
« qui s'efforce à la lourde tâche d'enlever sur ces ailes
« douloureuses des millions d'êtres souffrants, qui vou-
« draient redonner de la dignité au travail, qui voudrait
« lui rendre et le nom et l'honneur... »

« Cette œuvre était d'autant plus difficile que les formes d'existence nationale qui devenaient déjà surannées
« chez les autres peuples étaient encore en Pologne un
« idéal inaccessible ».

« Pilsudski comprenait mieux que n'importe qui en Pologne, que les opinions, les doctrines ne sont qu'un certain mode de conduite sociale et que les promoteurs de
« ces doctrines ne conçoivent pas leur grandeur.

« Les siens lui reprochaient d'être cosmopolite, les étrangers d'être chauvin, les patriotes d'être socialiste, tandis
« que les socialistes blâmaient son patriotisme. A vrai dire,
« tous lui faisaient des reproches d'autant plus justes qu'ils
« pressentaient en lui « le danger de la Vérité ».

« Cet homme représentait la fusion de toutes les opinions et de toutes les doctrines unies dans la compréhension de la Pologne »...

Depuis l'époque où Kaden écrivait ces lignes, des années se sont écoulées. Et en 1920 le chroniqueur de l'épopée polonaise a pu reprendre son poste. Cette fois-ci il ne s'agissait plus de décrire un petit groupe héroïque de partisans, il ne s'agissait plus de prévoir et de bercer les rêves de l'avenir. Une grande armée polonaise luttait pour le bien de la civilisation. C'était le printemps, le renouveau de la Pologne qui reprenait la tradition millénaire et, pacifique par la nature, se défendait et défendait la vieille Europe contre l'invasion orientale. C'était le printemps de 1920!

LE PRINTEMPS DE 1920

« Voici la carte de Volhynie, de Podolie, de Polésie...

« Des routes, des sentiers, quelques chemins de fer, des chaussées... Une étendue marécageuse parsemée de forêts.

« A travers ces marais, ces routes, ces forêts et ces rivières, s'avancent toujours de jeunes Polonais, casqués d'acier. Et cela est de toute beauté que si jeunes, à peine les chaînes de l'esclavage brisées, ils soient partis pour libérer leurs voisins opprimés. C'est le temps de la conquête et de la recherche de la vérité, l'époque où l'histoire s'achemine à la rencontre de la Jeunesse et de la Justice, à la recherche du grand élan.

« Des milliers et des milliers de nos soldats se pressent de l'ouest à l'est tous émus par le mot de « liberté ».

« Un grand ordre lie les foules et les éclaire. Voici les chevaux, les charrettes, les machines guerrières de la terre et de l'air, les munitions, la nourriture, le ravitaillement, les armes, les boulangeries et les canons... En un mot: la Force.

« J'appris tout cela pendant un conseil d'officiers. Des plans militaires d'une immense importance sont inscrits sur un papier pelure bruissant comme de l'eau. L'ordre est signé Joseph Pilsudski, premier maréchal polonais. Le but entier, tout entier de la campagne, est résumé en quelques mots... suivis de: « Dans ce but j'ordonne...

« On désigne aux armées, aux divisions, leur zone d'activité, et ce qu'elles doivent accomplir. Des noms, des abréviations, des signes auxiliaires abondent, mais se joignent en une précision absolue, langue singulière de la guerre contemporaine.

« Un des officiers développe la carte sur laquelle est inscrit le tracé de l'opération. Nous regardons la ligne de marche, les zones, les dates définies par x1, x2, x3. Nous autres, en lisant les mots du grand ordre, en approfondissant graduellement le sens des ellipses, des courbes, des traits brisés, nous concevons la signification du destin. Nous voyons le contour de cet enlacement de désirs, enfin, à travers les inscriptions multicolores des cartes apparaît le visage charmant de la Victoire espérée.

« Il est déjà tard, le silence règne dans tous les bureaux. On entend seulement du côté de la Place de Saxe

le roulement d'un tram. Demain c'est le départ. Les officiers veulent apprendre et se rappeler les indications. Quelqu'un apporte du Casino militaire une carafe de bière et deux verres. Personne ne boit. Les yeux errent à travers la carte sur la pelure mince des ordres.

« Nous voyageons à travers un pays où agonisent encore les stigmates de la grande guerre. De vieilles tranchées apparaissent au sein de la terre comme de longues blessures pourries. De la terre glaise foulée jadis par les pieds de l'infanterie prussienne et russe couverte de la sueur mortelle, pousse maintenant joyeusement l'ivraie. Et les coups farouches des « morses » ont laissé des fossés maintenant remplis d'eau, de petits lacs qui contemplent innocemment le monde.

« Nous passons Kowel où il y a encore si peu de temps jour et nuit bruissaient les bottes de l'infanterie de Linsingen. Sous l'éclat électrique des immenses lampes déambulaient les soldats allemands couverts de leurs manteaux rigides; on eût dit des statues symbolisant la Méchanceté. C'est ici que tremblent encore de peur les restes de la cavalerie autrichienne anéantie par Broussilow.

« La ville épuisée repose encadrée de la mousseline blanche du soleil. La fraîche verdure s'épanouit sur des buissons. Tous les arbres sont couverts de fleurs.

« Rowno. La station est remplie de transports militaires. Les wagons du train gris d'Etat-Major produisent l'impression d'une série de ruches métalliques. Les officiers entrent et sortent par les fenêtres. Il semble qu'ils sortent par toutes les ouvertures du train. Les téléphones sonnent, les télégraphes bourdonnent. Dans les bureaux, les cartes et les papiers glissent des planches sur les bancs, des bancs sur la terre.

« Couvert d'un manteau, le général Listowsky paraît. Quelques minutes après arrive une auto semblable à un nid de vipères; elle est remplie de courroies, de sacs en cuir, de harnais. Nous voyons descendre de la voiture le général Romer dans son historique imperméable. Bientôt le général Iwaszkiewicz arrive et on attend le train du Commandant en chef qui doit venir d'un moment à l'autre.

« Le train du Commandant en chef arrive. Il est long et noir. Pilsudski sort. Il avance lentement vers les généraux, réunit de suite son état-Major, et le conseil commence dans le wagon-salon.

« Je suis toute la journée à Rowno. On ne voit rien ici, mais le passage de tous les officiers de liaison permet de conclure que notre anneau de bataille est en train de se fermer. C'est un anneau qui s'étend de Pripec jusqu'à la frontière roumaine. Sur tout cet espace énorme, prête à un assaut formidable, notre jeune infanterie attend. Sur tout cet espace, du Midi et du Nord, pointant sur Malin et pointant sur Koziatyn, les chevaux de nos cavaliers piaffent d'impatience. Vers cette contrée s'approche jour et nuit une immense vague d'acier, notre artillerie.

« Aujourd'hui dans la matinée nous allons de Rowno à Zwiahl. Mais l'Etat-Major polonais ne se déplace pas de la même manière, que l'an passé. L'année passée c'était encore le moyen-âge, maintenant c'est une grande usine dans les vagues de la force électrique.

« Zwiahl... Nous nous promenons sur ses ruines effroyables. Le soleil s'éparpille parmi les restes des maisons. Toute une partie de Zwiahl fut brûlée et détruite par l'artillerie.

« En revenant de Zwiahl, j'ai rencontré un journaliste de Varsovie, il m'explique qu'à vrai dire il ne se passe rien d'extraordinaire, qu'à la fin du compte, la guerre est réduite aux fonctions administratives, que dans quatre jours il a l'intention de retourner à Varsovie, qu'enfin la capitale est tout de même le cerveau du pays et qu'en général après six ans de guerre, l'homme moderne a seulement l'envie de repos...

« Vous vous trompez, m'écriai-je, justement, maintenant vous devez avancer, agir, parler, crier. Vous êtes le fils d'une grande nation. Votre nation par le sang de ces jeunes soldats résoud le problème de l'Est de l'Europe. Ces soldats que vous voyez ici sur les routes et sur les sentiers résument les plus splendides rêves d'histoire. Chaque pas c'est le mot de la vérité et un jour, après des années, les futures générations songeront glorieusement à la poussière

que les pieds de ces soldats ont soulevée sur les routes. Le roulement de ces charettes que vous voyez là-bas, c'est la voix haute du nouveau mouvement, c'est la voix de l'Ouest civilisé portée par des romains Polonais vers l'Est.

*
**

La Gloire de Pilsudski ne rayonne pas seulement aux yeux des Polonais. Même les ennemis de la Pologne la reconnaissent, au besoin la proclament.

Le grand écrivain russe, DMITRI MEREJKOW-SKY, lui a consacré des pages où revivront toujours sa silhouette et son âme, pour l'émerveillement des générations à venir.

Voici le saisissant récit d'une visite que l'écrivain rendit au Maréchal:

« Quand le maréchal entra dans la chambre, le « vent silencieux », dont parle le Livre des Rois, souffla sur moi. Immédiatement j'eus cette impression: oui; c'est Lui, le Héros, *ens realissimum* « l'être le plus réel », comme l'ex-prima Nietzsche en parlant de Napoléon.

« Je reconnaissais et ne reconnaissais pas cette figure reproduite par d'innombrables portraits: une taille peu élevée et vigoureuse de Soldat et d'Ouvrier; le visage tantôt las, et presque vieux, tantôt immortellement jeune; un front abrupt, tombant, proéminent, creusé de profondes rides horizontales, comme la pierre dure par le poinçon du graveur; des lèvres fortement serrées de « grand taciturne » et, sous les sourcils fauves, obstinément hérissés, broussailleux, des yeux étrangement lumineux, tantôt voilés, tantôt transparents, au regard indescriptible, pénétrant au fond des yeux, voyants. Je compris que cette figure s'élèverait sculptée dans un airain d'éternelle durée, par le ciseau du grand sculpteur — l'Histoire.

« Je commençai à parler et ne pus continuer. Il me semble que le plus fort de mon émotion était l'imprévu, la stupéfaction de voir la réalité si simple. J'avais pensé: ce sera grand, solennel — et c'était tellement simple.

« Dans le palais du Belvédère, une chambre simple et calme: par la fenêtre ouverte, le ciel simple et calme, d'un gris embrumé au-dessus de la verdure embrumée, calme et simple, de Lazienki. Et lui calme et simple, comme le ciel.

« Je me mis à parler français. Immédiatement il passe au russe.

« — Cela vous sera-t-il plus facile ainsi? demanda-t-il avec un sourire aimable.

« Il parla bas et du coup je baissai la voix. Nous nous connaissons depuis des siècles. Quel gouffre entre nous et quelle proximité! Un ami. Un frère.

« De quoi avons-nous parlé? Je ne saurais en quelques mots résumer cette conversation, longue d'une heure et demie et si je le pouvais — je le répète — je ne le voudrais pas. Je tâcherai de noter uniquement des moments fragmentaires, des sons de cette musique, des étincelles de ce feu.

« C'était pour moi une joie inattendue que de voir qu'il comprenait tout d'un demi-mot, d'une allusion, d'un regard, d'un sourire, d'un silence.

« Il semble que les hommes contemporains périssent moins de bêtise et d'une insuffisance de raison, que d'une insuffisance d'imagination, de cette imagination compatissante du cœur, qui pénètre plus profondément au cœur des choses que l'esprit le plus perçant...

« Ce don d'imagination sensible, d'« intuition », ce don de « voyant » que Mickiewicz considère comme le don essentiel de la race slave, Joseph Pilsudski le possède à un degré plus haut que tout politicien contemporain.

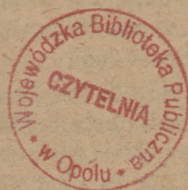
« Je suis romantique et réaliste à un degré égal », affirma-t-il, et il se manifesta tel, mieux que quiconque, dans son entretien avec moi.

... « Quoiqu'on dise de lui, *Joseph Pilsudski n'est pas un ennemi de la Russie*. Sa poitrine ne renferme point une pierre, à la place du cœur. Je le dis pour tous et pour moi; il est encore plus grand que sa réputation actuelle.

... « En le quittant, je voulais me tourner vers les Polonais et leur dire: « Que vous êtes heureux! Combien les autres pays doivent vous envier! Combien Dieu a chéri sa Fille qui est si belle couronnée d'épines, étendue sur la Croix,

puisqu'il lui a envoyé un tel Chef. Je suis parmi vous un étranger, mais je ne vous suis pas étranger et je vous dis: aimez-le. Je sais que vous l'aimez, mais aimez-le davantage. Oh! que jamais ne se répètent des moments où il puisse dire: je faiblis — je lutte avec la Pologne. Souvenez-vous que vous pouvez tout perdre et tout recouvrer — le pain, l'or, les armes, les territoires, les ports somptueux, les trésors d'art, de sciences et même une nouvelle gloire — mais non un second Pilsudski. En le perdant, vous perdrez tout et ne recouvrirez plus rien. Ne discutez pas qui est plus grand; vous tous ou lui seul. Savez-vous qui de vous a été créé par l'autre: vous par lui, ou lui par vous? Tous vous le soulevez, comme la vague soulève le nageur et lui vous supporte, comme la cariatide courbée supporte un édifice immense. »

F I N



Les Éditions des „AMIS DE LA POLOGNE“

Déjà parus

- | | |
|--|--|
| Slowaoki Pages choisies. | <i>Petite Histoire de Pologne</i> (40 ^e mille). |
| Marya Konopnicka Contes (2 Séries) | <i>Comment se renseigner sur la Pologne.</i> |
| E. Nouvel <i>Sobieski</i> . | <i>A la Gloire de Léopol.</i> |
| A. Wylezyska <i>Jeunes poètes polonais</i> | <i>Cartes postales de Pologne.</i> |
| E. Bonfils <i>Lapouzade</i> <i>Sienkiewicz</i> . | <i>Dantzig. — Un danger pour la paix du monde</i> (tract). |
| Zeromski Pages choisies. | <i>Guide de Pologne.</i> |
| Rosa Bailly <i>Histoire de l'amitié franco-polonaise</i> (30 ^e mille). | <i>Traisons nos amis en amis.</i> |
| Mickiewicz Pages choisies. | <i>La Pologne d'aujourd'hui</i> (tract). |
| Marcelle Weissen-Szumlianska | <i>Vilno, ville polonaise.</i> |
| <i>Dans la campagne polonaise.</i> | <i>La Pologne renaît</i> (épuisé). |

Pour paraître prochainement

- | | |
|---|--------------------------------------|
| Raymont Pages choisies. | <i>Chants populaires de Pologne.</i> |
| <i>La Bataille de Varsovie.</i> | <i>Kosciuszko.</i> |
| <i>Les ouvriers polonais en France.</i> | <i>Paderewski.</i> |

„LES AMIS DE LA POLOGNE“

Revue Mensuelle Illustrée

5 francs par an — Étranger: 7 francs

Le BUREAU de la PRESSE RÉGIONALE „AMPOL“

fait aux journaux régionaux qui le désirent le service gratuit et bi-hebdomadaire de ses communiqués sur l'actualité polonaise

LES AMIS DE LA POLOGNE, 16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

Téléphone: Gobelins 62-10 — Chèques postaux: Paris 880-96

Wojewódzka Biblioteka
Publiczna w Opolu

CM 313656



000-313656-00-0

LES AMIS DE LA POLOGNE

font appel à TOUS LES FRANÇAIS

ni de

Leur

« Faire connaître la

L

Conférences, concerts, fêtes, p

publications, presse, cours, voyages en Pologne, etc.

Comité Central: 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris (5^e)

Téléphone: Gobelins 62-10.

Groupes Régionaux: Versailles, Rennes, Nantes, Laval, Soissons, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Marseille, Toulon, Montpellier, Arles, Avignon, Alger, Albi, Besançon, Cognac, Béziers, St-Omer, Charleville-Mézières, Le Havre, St-Lô, Châlons-sur-Marne, Angers, Lunel, Troyes, Châteauroux, Mauriac, Poitiers, Arras, Aurillac, Figeac, Le Creusot, Montceau-les-Mines, Autun, Cholet, Saumur, Clermont-Ferrand, Beaune, Bourg, Mâcon, Barcelonnette, Embrun, Briançon, La Rochelle, Cherbourg, St-Servan, Nîmes, Aix-en-Provence, Béthune, Commercy, Rochefort, Carcassonne, Alais, Constantine, Nancy, Le Mans, Caen, Blois, Châtellerauld, Bordeaux, Toulouse, Selestadt, etc.

Comité du Quartier Latin (pour les étudiants).

Comité d'Action Universitaire et Scolaire.

Frères d'armes franco-polonais.

Groupes scolaires aux Ecoles Normales, Lycées, Collèges, Ecoles primaires Supérieures, Institutions libres de Paris, Alger, Amiens, Nantes, Saumur, Angers, Nancy, Châteauroux, Carcassonne, Aurillac, Digne, Boulogne, Poitiers, Béthune, Strasbourg, Mulhouse, etc.

EN COLLABORATION AVEC

Le Groupe Parlementaire des Amis de la Pologne

Les Amis de la Pologne en Belgique

La Société Italo-Polonaise

Les Amitiés polono-suisse

Les Amis de la France en Pologne

Imp. d'Art Voltaire, O. Zeluk, Directeur, 34, r. Richer Paris (9^e)